

La femme que je ne suis pas vraiment

Cela fait déjà plus d'une heure que les quatre projecteurs parapluie blanc argent me chauffent la peau. Cela fait déjà plus d'une heure que Corinne me fait prendre la pose, qu'elle me dirige, me conseille. De sa voix douce, de ses recommandations bienveillantes, elle fait de moi ce qu'elle veut, tant que j'accepte.

J'adore être ainsi. J'adore qu'on me bichonne, qu'on prenne soin de moi, qu'on soit attentionné. Et même si parfois, je reste immobile pendant des heures ou que j'enchaîne les poses, j'aime ce que je fais. D'autant qu'aujourd'hui, tout va bien. Nous sommes en studio. Alors pas de soucis de chaleur, de transpiration, de petites gouttes de sueur qui perlent sur mon visage et qu'il faut essuyer, pas de maquillage qui coule. Pas de contraintes liées au froid non plus avec une chair de poule qui apparaît subitement sur la peau, un visage qui se fige, un corps qui tremble. Cela arrive souvent quand nous sommes à l'extérieur.

Ce fut le cas il y a quelques semaines, quand, pour un portraitiste, j'ai dû prendre la pose dans une rivière normande à l'heure où les gens partent au travail. Mais en ce mois de mars, si la lumière extérieure était parfaite, nous étions loin des températures estivales. Oui ! Il faisait froid. Très froid même avec en prime un petit vent glacial qui faisait virevolter les feuilles des arbres. Il m'a fallu endurer tout cela, pendant près de trois heures, ne prenant que quelques pauses pendant lesquelles je me suis réfugiée sous une énorme couverture pour me réchauffer avec un café brûlant. Mais malgré tout, j'ai assuré, m'a-t-on dit. J'ai assuré et je n'ai pas renoncé parce que j'adore ce que je fais. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, mais je prends un réel plaisir à prendre la pose pour les photographes.

Malgré mon jeune âge, cela fait déjà plusieurs années que poser est une passion, que vouloir devenir mannequin photo est une évidence. Aujourd'hui, les séances de shooting sont de plus en plus nombreuses. Beaucoup de photographes, d'agences me font confiance. Je suis de plus en plus sollicitée. Mon « carnet de commandes » se remplit. Je gère tout cela avec bonheur car j'espère un jour prochain en faire mon métier. Ce beau métier peu connu du grand public, ce beau métier où, contrairement à ce que beaucoup pensent, le modèle n'est pas qu'une potiche écervelée.

Moi, je suis libre. Libre de choisir, libre de penser, libre de décider. Libre de refuser. Je décide seule pour qui je pose, dans quelles conditions je pose, pourquoi je pose. J'appelle cela être libre.

Quand j'ai commencé, avec des amis amateurs, je ne savais pas qu'un jour, de nombreux photographes allaient me scruter du regard, allaient faire de moi la femme que je ne suis pas vraiment. Car la Fidji des photos n'est pas tout à fait celle de la vie de tous les jours.

Il ne faut jamais se fier aux apparences. Il ne faut jamais juger les gens sur une image, sur une posture. Jouer ce jeu, être mitraillée par les objectifs est aussi pour moi une façon de cacher certaines blessures du passé, encore si présentes dans mon esprit. Elles ne s'effaceront peut-être jamais mais après tout, tant mieux. Elles me permettent d'être celle que je suis aujourd'hui. Celle qui est fière d'être devenue enfin libre et heureuse.

Et cela, je le dois en partie à mon amour de petite fille. Ma beauté, mon cœur, ma Johanna. Trois ans et un sourire ravageur à faire fondre toutes les mamans du monde. J'ai hâte de la retrouver une fois le travail terminé. En attendant, il faut finir la séance du jour. Nathalie vient de me remettre un coup de blush, elle refait mes boucles. Je réajuste mon slim, remets la bretelle de mon petit haut blanc en satin. Le temps de la pose, je me glisse dans la peau d'une femme fatale comme le fait Jade qui partage cette prise. Elle est grande et brune, je suis plus petite qu'elle et je suis blonde. Le contraste est saisissant mais la mise en scène est voulue. C'est à partir de ces clichés que nous allons être jugées pour participer dans les semaines à venir à l'enregistrement d'un clip publicitaire pour une marque de yachts.

Du luxe, des strass, des paillettes. Tout le contraire de mon univers. Car ma vie, une fois que messieurs Nikon et Canon ont appuyé sur le bouton « off », est à des années-lumière de cela. Moi, une fois rhabillée, c'est au pas de course que je file vers l'école maternelle pour récupérer Johanna. Elle est en petite section. Tout le trajet, je ne pense qu'à elle, à ce qu'elle a dû faire dans la journée, à ce qu'elle a mangé à la cantine le midi.

Quand j'arrive devant l'école, d'autres parents sont déjà là. Au début de l'année scolaire, beaucoup me dévisageaient. Certains devaient même penser que j'étais la petite nounou qui vient chercher un enfant pour la ramener chez lui. Quelques mères me dévisagent, regardent ma coiffure, mes tatouages... mon look. Je n'en ai que faire. Je vois bien que, maintenant que tout le monde sait que la petite qui repart avec moi de l'école est ma fille, les regards sont différents. Ces regards, ces paroles non dites qui me jugent. Je les entends dire que je suis bien jeune pour être mère. Mais cela aussi, je n'en ai que faire.

Oui, j'ai été mère à dix-sept ans. Et alors ? Ce n'est pas parce qu'on est une jeune maman qu'on n'assume pas. Sur ce point, je pense que je peux, malgré mon âge, donner des leçons à certains et certaines qui ne s'occupent pas de leur enfant. Je sais de quoi je cause.

Alors je fais comme tous les jours. J'attends que la porte de la barrière s'ouvre et je file chercher Johanna dans sa classe. Une porte, un couloir. Elle est assise tranquillement au fond de la classe et elle attend bien sagement que ce soit à elle de se lever. Car c'est une

consigne de la maîtresse, adepte de la discipline : c'est chacun son tour. La voilà donc qui patiente pendant que je fais la queue. Son regard s'illumine dès lors qu'elle me voit. Elle me fait un petit signe de la main, je lui réponds. Vient alors le moment tant attendu. Elle se lève, prend son petit cartable, trébuche mais se rattrape et fonce vers moi. Je me baisse, elle saute dans mes bras en criant : « Maman ! » C'est le bonheur. C'est mon bonheur.

Johanna est pleine de vie. C'est aussi un petit boute-en-train qui ne se fatigue jamais. Et comme son côté petite teigne, son caractère espiègle est toujours bien présent, la voilà qui plonge sa main dans mon sac pour trouver ce qu'elle cherche : une petite barre de chocolat. Sur le chemin du retour, c'est toujours le même rituel. On parle de sa journée, des dessins, des coloriages, des collages, des bêtises qu'elle a faites avec sa copine Maya. Mais à chaque fois, tous les jours, je mets un point d'honneur à commencer par cette même question : « Comment ça s'est passé avec les copains et les copines ? Et avec la maîtresse ? » Je veux tout savoir. Je veux m'assurer que tout va bien.

Je ne veux surtout pas qu'elle vive ce que j'ai vécu, enfant, à l'école. Je ne le souhaite à personne et surtout pas à mon amour de petite fille. C'est pour cela que j'ai décidé d'écrire un livre. Écrire, témoigner à la société, montrer qu'à n'importe quel âge, les maux de l'enfance ne sont pas à prendre à la légère. Que derrière une larme, une cicatrice, se cache une forme de souffrance bien plus néfaste, bien plus sournoise que ce que l'on pense.

J'ai subi durant dix-sept années de ma vie des carences psychologiques qui ont failli m'être fatales. Rescapée du harcèlement à l'école, de la maltraitance et des coups répétés de mon père, de la violence morale de mon frère, du viol, de la discrimination, de l'injustice de notre société, j'ai décidé aujourd'hui de parler, pour m'aider à mieux vivre, mais surtout pour aider ceux qui, comme moi, ont souffert dans leur jeunesse. Car malgré les appels au secours, personne n'a entendu mes cris.

Plus jamais personne ne doit fermer les yeux sur ce qu'il se passe réellement derrière les murs des écoles. Tout le monde doit savoir ce que c'est que d'être sous l'emprise de pervers narcissiques qui, souvent, se trouvent au domicile familial ou conjugal.

Je n'ai que vingt ans et j'ai choisi de vous raconter mon histoire et de prouver à beaucoup, et notamment à ceux qui ont voulu me détruire, que je suis toujours là, debout, fière et toujours plus combative. Car si ma vie aujourd'hui est belle auprès de ma fille adorée, je ne le dois qu'à moi, à mon caractère combatif et à ma farouche volonté de me sortir de cette prison dans laquelle on a voulu me faire grandir.

Ceci est mon histoire, une histoire vraie.

Premiers harcèlements

Vingt ans, une vingtième année encore en vie. Pourtant, je n'ai pas vu les années, les saisons, le temps, le vide passer. Petite fille de province née au début de l'euro, sous le signe de la rupture de ses parents, je n'ai aucun souvenir de ce moment de mon enfance. J'ai juste su que ma naissance n'était pas désirée. Devons-nous nous plier aux règles que nous inflige la religion ? Le poisson le vendredi, pas de relations sexuelles avant le mariage, ni d'avortement en cas de grossesse. Ma mère avait-elle vraiment l'obligation de me garder dans son ventre malgré le désaccord de mon père ? Était-elle prête à assumer un enfant de plus malgré les dettes et la dépression ?

Était-elle prête à souffrir le martyre une fois de plus pour, à nouveau, abandonner l'enfant qu'elle aurait porté durant neuf mois ? Dans tous les cas, ma venue au monde n'était pas attendue avec joie. Mais après

maison, j'ai zigzagué un peu auprès de chaque membre de ma famille. Mes tantes ont accepté de me prendre en charge alors que j'étais nourrisson, en attendant que la crise financière de mes parents se résorbe.

Qui aurait cru que derrière ce mensonge se cachait un début de guerre entre eux, une guerre dont il ne resterait qu'un survivant ? J'ai d'abord été hébergée à Troyes, chez ma tante Oirda. Une souffrance dont je n'ai pas mémoire. On m'a juste dit qu'à mes trois mois, j'étais entre la vie et la mort car je portais des vers dans mes intestins. Jeune nouveau-née jamais nourrie, jamais changée, passant ses journées dans un lit à barreaux installé au milieu d'une pièce fermée, humide, froide, sans meubles, sans lumière, sans vie.

Mon seul confort chez ma tante était ce petit matelas pour bébé, taché, jamais entretenu, sans draps. Il paraît que j'étais vêtue d'un simple body qui me réchauffait un peu, malgré la froideur de la chambre. Était-ce le début de l'histoire d'une vie de souffrance et d'instabilité ?

Mon père commençait déjà à me montrer sa colère à cause de ma venue au monde. Mais qu'avais-je fait pour mériter un tel traitement ? Si jeune, si frêle, si innocente. Est-ce que c'était pour se venger de ma mère qui venait de m'amener la vie sur terre ? Ou bien le fait que j'étais le portrait craché de Fatima Zohra Krache, ma maternelle ?

Un jour, mon père est venu me chercher chez Oirda. Mais ce n'était pas pour que je vienne vivre avec lui et mon frère. C'était juste pour m'amener chez sa sœur, ma tante. Puis quelque temps après, je fus confiée

à mon oncle Frédéric chez qui j'ai passé quelques mois. Mon frère aussi était là, ainsi que Johan, mon demi-frère.

Deux années se sont écoulées depuis ma naissance non désirée. Deux ans pendant lesquels j'ai enfin appris à marcher après cette interminable maltraitance postnatale. Puis je suis retournée brièvement chez ma mère. Bref passage puisque le divorce de mes parents fut acté. La garde des enfants fut alors accordée à mon père qui trouva un appartement situé dans le quartier du chemin vert, à Caen.

Le 6, allée des tourterelles. Ce fut ma première adresse fixe.

J'étais enfin dans un vrai foyer familial, un foyer composé de mon père qui assumait seul trois enfants malgré un lourd handicap au pied et au cœur. Il y avait mon frère Brice et mon demi-frère Johan. Nous pouvions enfin vivre une vraie vie de famille, comme toutes les autres.

Notre père a toujours fait en sorte que nous ne manquions de rien. Je pense même que ce trop de « matériel » offert par notre géniteur était sa façon à lui de nous faire oublier notre mère. Mais le matériel est-il suffisant pour combler le cœur de trois jeunes enfants privés de leur mère ? Je ne pense pas ! Des jouets, des livres, des ordinateurs, des sorties familiales... Il me manquait quelque chose, quelque chose de bien plus important, de bien plus beau que le matériel : l'amour d'une mère.

Fille unique de mon père, je tenais durant cette période de mon enfance à être la fierté de mon géniteur. Cadette d'une fratrie, je tenais à rester sa « chou-choute ». Petite fille sage, bonne élève à l'école, bosseuse, ambitieuse, plutôt garçon manqué. Durant ces années, j'ai passé mes journées à lire, à écouter, à apprendre les chansons que j'appréciais. J'ai aussi beaucoup dansé, beaucoup joué aux jeux vidéo de notre génération et consommé, un peu à outrance, la télé.

Vous vous demanderez sûrement pourquoi cette petite fille n'est pas allée jouer dehors avec ses copines ? Eh bien tout simplement parce que je n'avais pas de copines. Je n'en éprouvais pas le besoin. J'étais un garçon manqué. Et l'environnement dans lequel je vivais ne me poussait pas non plus à sortir. Le quartier n'était pas réputé pour sa tranquillité et dans la cage d'escalier de l'immeuble régnait la terreur. Squattée jour et nuit par les délinquants de la cité qui passaient leur temps à consommer des produits stupéfiants arme à la ceinture, elle ne me donnait pas envie de quitter l'appartement. Trop de locataires s'étaient fait voler leurs affaires et parfois même agresser par ces individus peu recommandables.

Alors je restais dans l'appartement, sans copine avec qui jouer. Qui aurait voulu de moi de toute façon, puisque je ne ressemblais à rien avec mes chaussures de sport à bas prix, mes jeans pattes d'éléphant et ma coiffure au bol ? Une coupe au bol qui, selon mon père, était censée faire ressortir mes boucles d'oreilles en or. Coupe inutile car je perdais toujours les bijoux qu'il m'offrait. Pourquoi offrir des bijoux en or à une enfant

qui n'a pas la notion de la valeur d'un objet ? Mais pire encore, pourquoi m'avoir frappée à chaque fois que je perdais ses boucles d'oreilles qui, à mes yeux, n'avaient aucun intérêt ?

J'aurais tant aimé que mon père passe plus de temps avec moi pour faire les boutiques, pour que je choisisse des vêtements de fille, des choses plus féminines. Car cette bêtise de vouloir, par négligence, me vêtir comme mes frères et ainsi faire des économies a eu beaucoup de conséquences néfastes. J'étais pourtant une petite fille discrète, sérieuse, première de la classe. Mais ses œillères et son farouche besoin que je l'écoute m'ont amenée à développer mon premier trouble physiologique et psychologique : l'encoprésie.

Je n'avais que quatre ans. Et pourtant je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais à la maternelle. Solitaire, je passais mes journées à l'école, seule dans mon coin. Je jouais souvent avec une magnifique trottinette qui était dans la cour. Avec elle, je me sentais conquérir le monde. Je m'inventais des voyages dans un univers merveilleux. J'aimais aussi observer les autres enfants qui jouaient ensemble. Il y avait des rires de joie, du bonheur sur leur visage. Je n'osais pas aller vers ces êtres qui me paraissaient si différents de moi. N'ayant jamais découvert le monde jusqu'à mes un an et demi, j'avais peur de ces enfants.

J'étais aussi très angoissée quand un adulte ou un enfant venait vers moi. Alors souvent, très souvent, je restais assise sur ma trottinette. On m'a expliqué bien plus tard que ces angoisses étaient dues à la maltraitance

que j'ai vécue chez ceux qui m'ont hébergée quand j'étais bébé. Hébergée, à dire vrai, le mot n'est pas celui que je devrais utiliser tant j'étais traitée comme un animal sauvage.

Assise sur ma trottinette, j'observais donc les enfants, certainement un peu jalouse de leur bonheur. J'en oubliais même d'aller à la selle tant il m'était impensable de quitter ma trottinette. Alors je me forçais à faire mes besoins dans mes propres sous-vêtements. La honte s'est abattue sur moi le jour où je suis repartie avec mon père, le sac à la main, rempli de mes vêtements pleins de selles. J'avais honte, mais je continuais de trouver cela normal. Mon premier trouble comportemental était là, mais pas un professionnel du monde scolaire ne s'en est rendu compte.

Je savais que j'étais différente des autres enfants du même âge. En effet, quand je chutais au sol, je ne pleurais pas. J'observais mes mains marquées par les graviers et la terre, et je continuais à jouer sans m'en préoccuper. Quand mes genoux étaient en sang, je ne voyais aucune utilité de me soigner pour si peu. Quand les autres enfants tombaient, eux, ils pleuraient. Et il fallait que quelqu'un accoure pour qu'ils soient consolés. Pourquoi faire toute une histoire à cause d'un si petit bobo ? Pourquoi les autres enfants avaient-ils tellement besoin de l'affection des adultes pour se sentir rassurés ? Je trouvais étonnant ce comportement.

Étais-je anormale ? Ou bien ai-je vécu dans un monde parallèle à ces petits êtres ? À cette période de mon enfance, la solitude ne me gênait pas. Je découvrais le

monde. Curieuse de nature, tout ce que je voyais m'intéressait. Mais je n'étais pas assez intéressante pour découvrir une valeur importante à l'éducation d'un jeune enfant : la socialisation.

Je revois les enfants s'asseoir à l'heure du goûter autour des tables rondes pour prendre la petite collation tous ensemble. Je ne savais trop quoi faire. Où m'asseoir ? Où me positionner devant ces êtres embellis par l'innocence ? J'étais assise, mon bout de pain beurré accompagné d'un morceau de chocolat. Devant moi, des enfants à qui je n'avais jamais adressé la parole. Je n'osais pas leur parler. Ils étaient tellement heureux de partager le goûter. Un jour, je me souviens avoir baissé la tête, mis mon goûter de côté, et avoir versé des larmes en toute discrétion. Que m'était-il arrivé ce jour-là ? Cela restera à jamais un mystère...

Mes journées à l'école maternelle se composaient de solitude et de la découverte du plaisir d'apprendre.

En dehors de l'école, mes frères et moi avions un rythme assez soutenu que notre père tenait à conserver. Encore une fois, il voulait en faire trop afin de ne pas nous faire passer pour la fratrie malheureuse de ne pas avoir de mère et pour montrer à tous que nous étions des enfants comme les autres. Nos semaines étaient donc chargées. J'ai commencé le judo à quatre ans. Nous y allions le lundi soir, le mercredi soir et le vendredi. Cette année-là, je jouais souvent aux dames avec mon demi-frère. Mon père me proposa alors un nouveau jeu : les échecs. Un jeu de concentration qui m'a tout de suite plu. Mes frères, intrigués, voulaient aussi

apprendre. Alors mon père nous inscrivit tous dans un club d'échecs. Nous nous entraînions le mercredi après-midi avec des professionnels et d'autres enfants plus âgés que moi.

Le week-end, c'était bibliothèque le samedi matin, compétitions d'échecs ou de judo l'après-midi. Le dimanche matin, nous lisions les livres empruntés à la bibliothèque et l'après-midi, nous avions piscine. Un rythme que je devais tenir. Là encore, je n'avais qu'un objectif : être la fierté de mon père. Je savais que, si je répondais à toutes ses attentes, il continuerait de m'aimer comme un père. Grosse erreur.

Cette pression de la réussite s'est poursuivie lorsque j'ai accédé aux classes élémentaires. Une fois de plus, découverte d'un nouvel univers. Tous les matins, notre père nous levait tôt pour nous amener à l'école. Nous avions nos habitudes, celles d'écouter la radio en voiture, puis, quelques dizaines de mètres avant d'arriver, il nous autorisait à tourner le volant de sa 407. C'était tous les matins le même rituel. Des petits plaisirs simples.

À six ans, j'ai goûté un nouveau bonheur : des filles plus âgées que moi, en dernière année de classe élémentaire, m'acceptèrent dans leur petit trio. Elles étaient si belles, si grandes. J'étais impressionnée et ravie de faire partie d'un groupe, que des enfants s'intéressent enfin à moi, moi, la petite fille discrète, cachée de tous et de toutes. Toute l'année, j'ai savouré mes premières joies d'enfance, pu faire de la corde à sauter, danser et chanter avec les autres. Mais toutes les bonnes choses

ont une fin. L'année se terminant, je me retrouvais à nouveau seule, sans repères.

Survint un nouveau trouble, bien plus important que le précédent : le trouble alimentaire. Il apparut dès l'année scolaire suivante.

Tout devenait si fade à mes petits yeux noisette. Les regards des autres étaient malsains. Je me sentais exclue. Je n'aimais pas leurs jugements sur mes vêtements, ma coiffure coupe au bol, mon gros ventre. Et pour ne rien arranger, je n'avais toujours pas mes règles, comme certaines camarades de la classe. Et que dire de ma « poitrine » quasi inexistante comparée à celles de certaines filles déjà bien formées ?

Souvent, on me faisait remarquer que j'étais un garçon manqué, que mon père souffrait de handicap. À la cantine, j'étais dans mon coin. Lorsque nous attendions devant les portes, je me mettais près de la haie limitant la maternelle et l'élémentaire. Les autres élèves attendaient autour de moi en discutant avec leurs copains de classe. Personne ne m'adressait la parole. Devant moi, il y avait souvent une grande fille métisse aux longs cheveux frisés. Elle était grande, rebelle. Elle faisait partie de ces élèves des dernières classes élémentaires, ces grands qui font la loi dans la cour de récréation. Ces grands qui font peur aux plus petits pour leur prendre leur goûter.

Avec moi, ça ne marchait pas car je faisais partie des rares élèves qui n'en avaient pas. Alors cette fille-là, entourée d'autres, trouvait d'autres solutions pour m'embêter. Souvent, très souvent quand j'attendais de

pouvoir entrer dans la cantine, elles passaient à côté de moi et me poussaient dans la haie. Je trébuchais. Je tombais. Je me relevais mouillée quand la pluie avait arrosé les troènes, griffée quand les petites brindilles éraflaient ma peau. Et les autres enfants rigolaient. Que c'était drôle ! Alors je baissais la tête et avançais désespérément vers la cantine, sans un mot. Quelquefois aussi, voyant que la première blague avait bien fonctionné, elles me faisaient des croche-pieds, m'insultaient. Résultat : de nouveaux rires, de nouveaux cris dans mon dos.

Mais le calvaire de l'avant-déjeuner n'était pas fini. Une fois entrée, je devais trouver une place à table parmi tous ces élèves pour être le plus loin possible de ce petit groupe. Mon seul repère, mon frère ! J'essayais de me mettre le plus souvent possible à sa table afin de me sentir moins seule. Mais ce dernier n'était pas du même avis. Et souvent, trop souvent, il ne m'acceptait pas à sa table. Alors je m'asseyais là où je pouvais, je baissais la tête dans mon assiette, en espérant que personne ne vienne plonger mon visage dans son contenu.

Un jour, je me souviens être, sur ordre d'un professeur, arrivée à une table de « grands ». Avec ma petite taille, j'ai le souvenir de m'être recroquevillée sur ma chaise, d'avoir baissé les épaules, la tête, afin de ne pas être accostée. Et j'ai osé lever la tête légèrement vers un garçon qui était face à moi.

— T'es une fille ou un garçon ?

Tous se sont mis à rigoler. C'en était trop. Je voulais m'enfuir, partir loin, loin de ces enfants malsains.

Les larmes coulaient sur mon visage. Des larmes que je voulais discrètes, car elles étaient dangereuses. Elles étaient amères mais assez cachées pour que les autres ne les voient pas. Des brimades de l'entrée jusqu'à cette remarque déplacée et blessante, je n'en pouvais plus. Ce jour-là, après un repas que je n'ai pas réussi à avaler, j'ai passé mon temps de récréation cachée dans les toilettes. Ce fut le commencement d'un combat contre ma perte, ma chute aux enfers.

Pour échapper aux moqueries, aux insultes, aux croche-pieds, je me suis mise à courir dès lors que je devais me déplacer dans la cour de l'école. Mais on me suivait, on se moquait toujours. Alors je passais beaucoup de temps réfugiée dans les toilettes, pour me cacher. Mais les filles me pistaient et tapaient dans la porte. Apeurée, assise sur les toilettes, recroquevillée, je mettais souvent les mains sur mes oreilles pour m'isoler, pour tenter de ne rien percevoir. Mais les coups sur la porte la faisaient bouger. J'avais si peur qu'elle cède. C'était interminable. À coups de pied, de poing, de sac, elles tapaient. Puis elles m'insultaient, rigolaient, jetaient par-dessus la porte tout ce qu'elles avaient sous la main, glissaient des dessins de tête de mort sous l'entrebâillement. Elles en vinrent même jusqu'à uriner sur mon manteau quand je le posais au sol.

Prostrée, tétanisée, j'étais en larmes. Mon corps tremblait. J'étais dans l'incapacité totale de faire mes besoins tant je n'osais retirer mon pantalon et ma culotte, de peur qu'elles n'arrivent à ouvrir la porte et qu'elles me voient ainsi. J'étais en pleurs mais personne ne devait l'entendre.

Heureusement, un jour où la violence des coups dans la porte et les insultes étaient plus insistantes qu'à l'accoutumée, la surveillante entra dans les toilettes :

— Sortez les filles, les toilettes ne sont pas une cour de récréation !

J'étais sauvée.

Mais je les entendais encore. Elles continuaient de rigoler tout en sortant.

— Où est Fidji d'ailleurs ? leur demanda la surveillante.

— On ne sait pas.

Les filles et elle sortirent des toilettes comme si de rien n'était. Moi, revenue à la vie, je reprenais ma respiration, séchais mes larmes, frottai mes yeux et sortis des toilettes en attendant la fin de la récréation pour retourner en classe.

En rentrant le soir à l'appartement, je me souviens avoir tenté d'en parler à mon père.

— Papa, il y a plusieurs filles qui ne cessent de m'embêter dans la cour de l'école. C'est tous les jours. Je n'en peux plus. Elles m'ont...

— ...

Aucune réaction de sa part. Il était resté muet sur son siège, trop intéressé à scruter la moindre actualité sur son ordinateur.

Je n'ai donc pas insisté. J'avais compris, à son attitude, que je l'embêtais avec mes histoires. Sa seule réflexion survenue un peu plus tard, lorsque nous

sommes passés à table et que j'ai à nouveau tenté de lui dire ce que je subissais, fut de me dire que je n'étais qu'une fille à soucis et que j'étais responsable de mes problèmes.

J'ai donc passé ma scolarité en classe élémentaire réfugiée dans mon monde. Et quand arrivait l'heure de la récré, j'allais dans ce petit coin qui était caché des autres élèves et de leurs moqueries. Assise sur une pierre, j'écrivais au sol à l'aide d'un caillou mes maux cachés, les mots que je ne pouvais pas dire. Je passais mes récréations à me cacher dans les toilettes ou à m'asseoir sur cette pierre, m'imaginant un monde meilleur, essayant parfois même d'escalader le haut grillage vert pour m'enfuir de l'école.

En grandissant je me suis vite aperçue que l'école n'était pas le seul lieu où l'on me harcelait.

J'avais huit ans.

Oui, c'est à huit ans que j'ai compris que la cohabitation avec mes frères allait devenir de plus en plus compliquée. C'est à mes huit ans que mon père commença à me maltraiter quand un soir, je refusai, contrairement à ce qu'il nous ordonnait, d'aller prendre ma douche avec mes frères. Près de ses économies et partant du principe que prendre une douche à trois coûtait moins cher que prendre trois douches séparées, il se mit dans une colère noire face à cette « rébellion » d'une petite fille de huit ans qui ne supportait plus de partager son intimité avec le reste de la fratrie.

Alors, les yeux révulsés de colère, le regard perçant, il me força à me dénuder sous ses yeux en me criant dessus, pour me jeter dans la cage d'escalier, nue, à la vue de tous.

J'ai passé plusieurs heures sur le palier.

J'ai pleuré toutes les larmes jusqu'à les épuiser.

J'ai prié pour que personne ne me voie ainsi.

Je l'ai maudit.

Je l'ai détesté.